

Ouverture¹

Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché de faire ce livre comme je l'imaginai. Ce qui n'interdit pas de publier un « Priape en fragments² ».

Il était une fois un petit dieu que les Anciens ne cessaient de confondre avec d'autres divinités qui lui ressemblaient. Tous avaient le membre viril en érection : ils étaient, comme on disait alors, *ithyphalliques*. Mais que ce soient Orthanès, Conisalos, Tychon, Ithyphallos, ou d'autres de cette espèce, on ne sait presque rien d'eux, si ce n'est qu'ils étaient tous pareils à Priape qui leur ressemblait³. Et, comme si leur sexualité hyperbolique avait confondu la perspicacité des scholiastes et des mythographes érudits, les textes identifient souvent à Priape n'importe quelle figure ithyphallique. Et les Anciens, comme les Modernes, ont fréquemment vu Priape là où il y avait un Pan ou des satyres – et inversement. Aussi son nom a-t-il même pu désigner le membre viril, sans plus.

Cependant, malgré cette légendaire absence de distinction, celui qu'on appelait le *divus minor* était radicalement différent de ses compagnons phalliques, Pan ou les satyres. En effet, parfaitement humain, Priape n'avait ni cornes, ni pieds de bête, ni queue. Sa seule anomalie, son unique difformité, était ce sexe disproportionné, marque congénitale qui décida du destin de l'enfant. Car quelques scholies – et un bas-relief (**fig. XXX**) – racontent la naissance malheureuse de Priape, nourrisson au sexe démesuré. Et comment la laideur de cet enfant mal né provoqua la répulsion de sa mère, la très belle Aphrodite. Pour mieux assister à la scène

traumatique de sa naissance, et avant de scruter le vocabulaire qui spécifie le *páthos* (la souffrance) de l'enfant difforme, voyons où, dans quels documents et comment rencontrer Priape. Observons un instant Priape enclos dans son jardinet, et écoutons-le⁴.

Là, sur son mur de pierres sèches, Dinomène m'a dressé, Priape toujours en éveil, comme gardien de ses légumes. Alors, vois, voleur, comme je suis tendu. « Et tout cela diras-tu, pour si peu de légumes ? » Oui, pour si peu !

C'est pour rien, pour la forme simplement, qu'Eustochidès m'a mis là, moi, Priape, à garder ses pieds de vigne secs avec ce grand talus tout autour. Que quelqu'un le franchisse [...], il n'y a rien à voler, sinon moi, le gardien !

Au carrefour des deux chemins, moi Priape, je veille et je me dresse, mon « bâton » bien raide tout au droit de mes cuisses, gardien fidèle placé par Théocrite. Allons, va loin d'ici, voleur, et ne pleure pas en recevant ma veine.

Priape est donc ce petit dieu ithyphallique qui apparaît à l'aube de l'ère hellénistique. On pouvait le voir là également, retroussant son vêtement chargé de fruits, en position d'*anásyрма* (geste de soulever son vêtement) pour exhiber un sexe énorme. Garde champêtre protégeant un carré de légumes ou un petit verger, Priape est toujours en érection. Et, faisant office d'épouvantail, son phallus est avant tout l'instrument verbal de son châtement. Car ce dieu, qui parle plus qu'il n'agit, ne cesse de menacer tous ceux qui tentent de voler un fruit, de subtiliser la moindre verdure dans son potager. Mais son autorité dérisoire fait rire. Et elles sont nombreuses également, ces priapées latines⁵ où l'on se moque du petit dieu, officiant aussi bavard qu'inefficace, enfermé dans son « pauvre jardin » (Virgile, *Bucoliques*, VII, 34).

Sa statue, Théocrite la montrait déjà mal dégrossie, « récemment taillée dans du bois de figuier, sans jambes – il y a encore l'écorce » (*Anthologie palatine*, IX, 437). Et lorsque, dans son *Agriculture latine* (X, 33), Columelle présente un Priape menaçant, au membre « terrible », le dieu est dit façonné dans le tronc d'un vieil arbre.

Mais le bois résiste mal au temps. Et les archéologues n'ont

jamais retrouvé les effigies du Priape hellénistique que les historiens de l'art ont cru quelquefois pouvoir reconnaître dans le coin d'un paysage, sur quelques-uns de ces bas-reliefs qu'on dit « alexandrins ». Pour voir des Priape antiques, il faudra donc attendre les statuettes en pierre ou en terre cuite, les petits bronzes aussi de l'époque romaine qui encomrent aujourd'hui les enfers des musées.

Ustensile de jardin, Priape est bien ce dieu « façonné au hasard⁶ » par la main d'un quelconque artisan. Et lorsque Diodore de Sicile (IV, 6, 4) dit l'efficacité de l'amulette qui écarte le mauvais sort en châtiant celui qui le lance, Priape est considéré comme un simple préservatif contre le mauvais œil (un *baskánion*). Objet quotidien, le dieu-amulette se fond alors dans ces nombreuses pratiques silencieuses qui traversent le temps d'une société sans s'élaborer en récits sophistiqués. Aussi, la théologie des Anciens ne paraît pas avoir assigné un rôle et un espace propres à Priape⁷. Déclassé au catalogue officiel des dieux où prospèrent ses parents, Dionysos et Aphrodite, le *divus minor* semble avoir été bien mauvais à penser⁸.

Dans ce livre, Priape apparaîtra tel que bien des sources anciennes permettent de le restituer sans qu'il y ait ici aucun fantasme académique visant à quelque exhaustivité que ce soit. Les notes et la bibliographie indiquent aux chercheurs des pistes qui n'ont pas toutes été explorées. Les savoirs sont toujours en cours. Il reste du travail à faire. Et chacune, chacun, pourra, suivant les usages des savoirs de son temps et de sa culture, se « fabriquer » un Priape qui réponde à ses attentes ou ses inquiétudes. N'est-ce pas cela aussi l'écriture des mythologies qui ne s'est jamais interrompue tant le fil des récits suit son cours au sein d'une tradition qui ne cesse de se renouveler en se nourrissant de ses sources anciennes ? Le théâtre, le cinéma, Internet tous les jours, tout en inventant de nouvelles formes, des contenus inédits, ne cessent de s'enrichir en transformant aussi de l'ancien.

Et si plus de deux mille ans d'histoire de l'érection virile de Priape dans l'Occident grec, romain puis chrétien, enfin laïcisé sous diverses formes libertines puis anticléricales au XIX^e siècle, avaient « eu raison » de ne pas dessiner une figure homogène de ce dieu au sexe tendu entre ses jambes ?

Après plus d'un demi-siècle, où j'ai publié un certain nombre d'études sur Priape, voici, en vrac, les pièces d'un puzzle où les lecteurs trouveront quelques aspects d'un petit dieu au sexe tendu que les Anciens eux-mêmes avaient de la peine à distinguer tant il ressemblait à d'autres figures semblables⁹... Il nous permet de penser au XXI^e siècle quelque chose des discours mobilisant le corps du citoyen comme lieu politique... dont Priape pourrait être un révélateur social...

Priape mode d'emploi

Le corps humain dans ses fonctions les plus intimes, érotiques, médicales, etc., relève du secret : le corps est le lieu social d'un secret partagé entre tous... On parle alors de « discrétion », plus encore de « pudeur ». « Tout le monde » sait que « tout le monde » a une intimité corporelle qui « fonctionne » à peu près de la même manière, du moins dans un type de société à un moment donné, et, pourtant, tous font silence, plus ou moins, suivant les temps et les lieux, sur ce qui se passe dans ces intimités-là... On n'en parle pas, ou par métaphore, en ritualisant certains gestes ; ou alors ce sont les caricatures, formes de distanciation, qui sont mises en avant pour décrire et révéler ce qui se passe de manière discrète, en cachette.

Humanité de Priape. Humanité de sa figure dénuée de la moindre hybridité. Jetez un coup d'œil sur ses extrémités : les jambes et les pieds les bras les mains les oreilles et l'absence de corne ; enfin son membre viril exorbitant est bien un sexe humain...

Comment se crée un genre qui reconnaît l'inconvenance non seulement comme genre social mais comme convention ? Il est convenu (*prépei*) que Priape soit inconvenant (*mè prépon*) : l'inconvenance est un mode social. Ou comment s'affirme la nécessité d'un mauvais genre dominant par convenance de l'inconvenance¹⁰.



Fig. 1 Priape. Musée germano-romain de Cologne¹¹.

Priape contre Priape

Priape est donc ce petit dieu des jardins, chargé d'assurer la fécondité et la prospérité de plantations où finalement rien ne fonctionne comme prévu. Dieu de la fécondité, Priape s'avère stérile – du moins il n'a aucune descendance, chose rare chez les dieux...

Il n'est pas impossible que la « leçon » d'un tel corpus serait aujourd'hui de confirmer non seulement que Priape se conduit fort mal envers la cité – mais également son impertinence théorique. Car Priape enseigne peut-être que, face à ses contradictions, qui sont celles-là mêmes que les imaginaires culturels mettent en œuvre, tout mode d'emploi déraile. Ici encore sa leçon serait l'échec. Priape met en échec les analyses qui s'appliquent à son corpus. Le savoir, dans ses diverses déclinaisons et disciplines, rêve de maîtrise : comment comprendre ce qu'on ne comprend

pas. Priape n'interdit pas la compréhension mais la complexifie : être à la fois un sous-dieu et supérieur à Jésus et Élohim, dans un même ensemble et horizon culturel, l'antiquité gréco-romaine du II^e siècle depuis peu christianisée¹²...